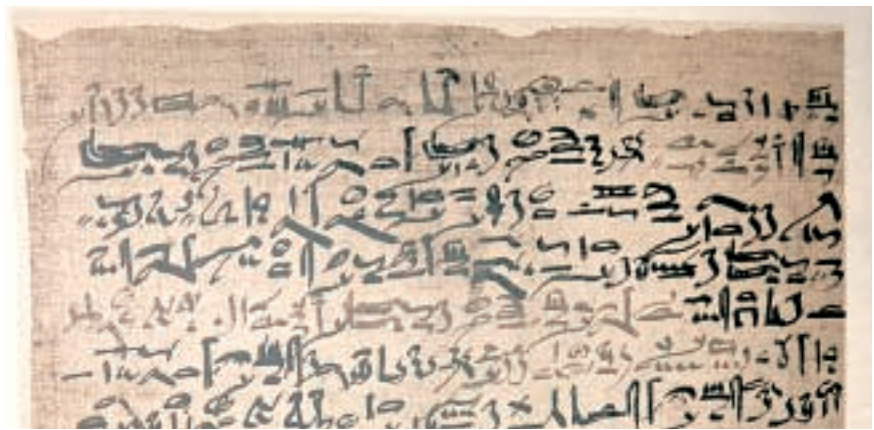


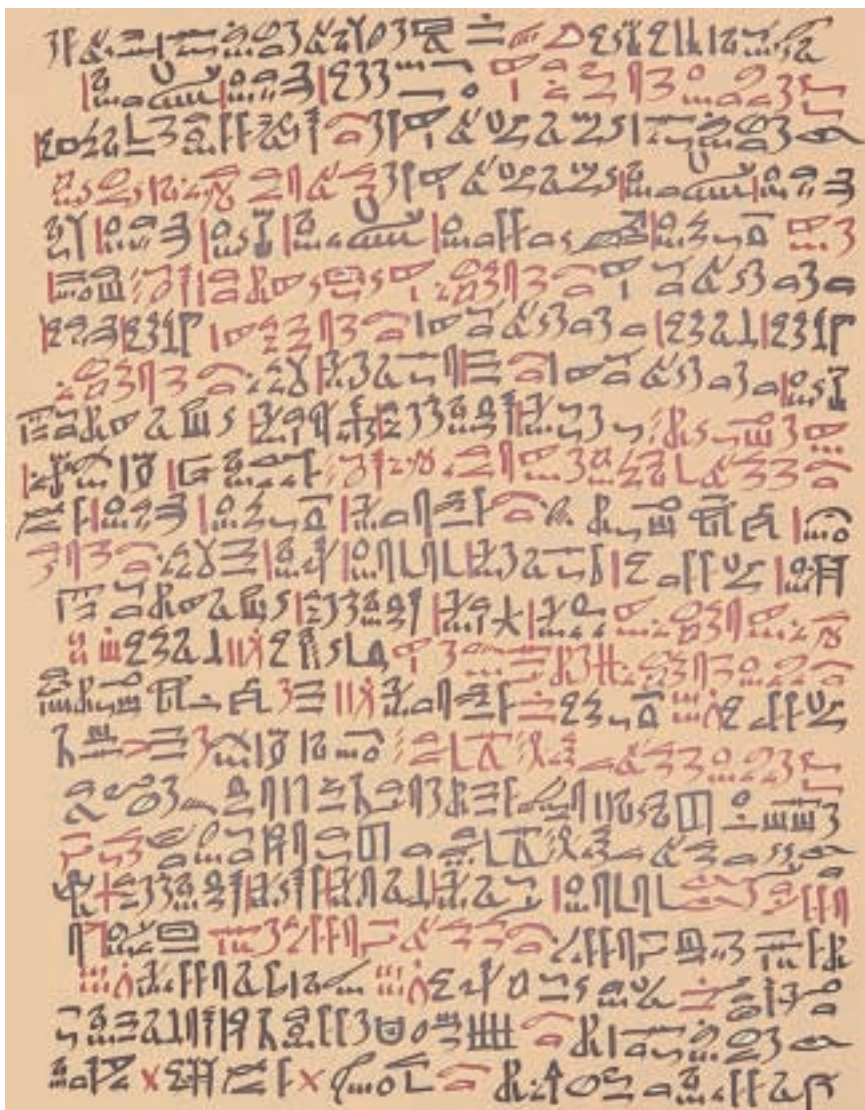
Empire égyptien (vers -1850), est le plus ancien traité de gynécologie connu. Le papyrus Ebers et le papyrus de Berlin détaillent aussi des remèdes pour les maladies des femmes, des pronostics pour le déroulement de la grossesse, mais aucun ne traite ces sujets aussi systématiquement que le papyrus de Kahun.

Enfin, en 1989 fut publié le papyrus de Brooklyn, dont on ignore la provenance. Édité par Serge Sauneron dans les collections de l'Institut français d'archéologie orientale, il date de la XXX^e dynastie ou bien du début de l'époque ptolémaïque (-300). Sa publication révèle les grandes facultés d'observation des anciens Égyptiens. Le papyrus comprend deux parties. La première classe près de 40 serpents selon des critères d'identification précis, qui montrent une connaissance approfondie des différents reptiles, de leurs mœurs, du



2. LE PAPYRUS SMITH, découvert en 1860 à Thèbes, est un manuel chirurgical d'une vingtaine de pages qui permet au médecin d'agir face à des blessures caractéristiques. Ce passage du papyrus se rapporte au traitement d'une luxation de la mâchoire inférieure : «Si tu procèdes à l'examen d'un homme atteint d'un déboîtement de la mandibule, et que tu constates que sa bouche est ouverte, sa bouche étant incapable de se fermer, tu devras placer tes pouces aux extrémités des deux griffes de la mandibule, à l'intérieur de sa bouche, et tes autres doigts sous son menton. Tu feras aller les griffes vers le bas de sorte qu'elles soient remises en place. Tu diras à ce sujet : "Un homme atteint d'un déboîtement de la mandibule, un mal que je peux traiter." Tu devras le panser avec de l'irmou, du miel, chaque jour, jusqu'à ce qu'il aille bien.





3. LE PAPYRUS EBERS, le plus long papyrus médical égyptien (108 pages), date de 1550 ans avant notre ère. Il a permis de mieux comprendre les connaissances médicales de l'époque pharaonique. Ce papyrus, ainsi que les autres papyrus médicaux, étaient des manuels pratiques plutôt que des ouvrages théoriques. Il indique des traitements contre de nombreux maux. Cette page traite des affections des dents et des maladies pestilentiennes : «Remède pour maintenir en état une dent : farine d'épeautre-mimi : 1 ; ocre : 1 ; miel : 1. Ce sera préparé en une masse homogène. Bourrer la dent avec cela. Autre remède : poudre de pierre à meule : 1 ; ocre : 1 ; miel : 1. En bourrer la dent ...»

danger de leur venin et des spécificités de leurs blessures. La seconde partie est un recueil d'antidotes, proposant tout d'abord plusieurs remèdes contre les morsures venimeuses en général, puis d'autres contre les morsures de serpents particuliers. Ce papyrus, unique témoignage d'une véritable science égyptienne des serpents, résume probablement des millénaires de connaissances humaines sur le sujet.

D'autres papyrus médicaux moins complets existent, tel le papyrus Hearst, qui reprend en partie le papyrus Ebers. Les plus anciens sont ceux qui ont été trouvés dans un cimetière des XI^e et XII^e dynasties (–2000)

recouvert par les dépendances du temple funéraire de Ramsès II à Thèbes (papyrus du Ramesséum). Il existe encore quelques fragments de textes conservés à Berlin et à Paris, et des papyrus écrits en démotique (langue et cursive des derniers siècles de l'Égypte ancienne). Enfin, quelques inédits plus ou moins fragmentaires (Berlin, Brooklyn, Londres, Zagreb) attendent d'être édités.

Avec tant de papyrus médicaux, la médecine égyptienne devrait être bien connue. Toutefois, ces textes sont essentiellement des manuels pratiques : ils ont été rédigés pour permettre à un médecin de diagnostiquer les patho-

logies dans son exercice quotidien et de proposer un traitement adapté. Ce ne sont pas des traités théoriques au sens moderne du terme (qui expliquent les maladies) et, pour cette raison, leur abord par un médecin du XX^e siècle est difficile. Leurs premiers éditeurs se sont tout d'abord souciés d'en faire une édition pratique et scientifiquement irréprochable. Ces manuscrits sont écrits en hiératique, une écriture cursive, dérivée des hiéroglyphes, difficile à lire directement. Aussi les textes ont été tout d'abord transcrits en hiéroglyphes, puis les passages similaires entre les différents papyrus ont été regroupés, et le corpus ainsi établi a été muni d'un indispensable index.

C'est en Allemagne que fut entrepris ce travail entre 1954 et 1963, bien longtemps après la découverte des sources elles-mêmes. La grande publication qui s'ensuivit (*Grundriss der Medizin der Alten Ägypter*, soit «Manuel de médecine de l'ancienne Égypte») restera longtemps encore l'instrument de travail indispensable à toute étude sur la médecine et les textes médicaux égyptiens. Cependant, ce travail est essentiellement une étude critique des textes par comparaison systématique des manuscrits. La présentation des textes médicaux n'est généralement pas faite, papyrus par papyrus, mais regroupe les remèdes selon un ordre particulier, en fonction des différentes parties du corps et par référence à des listes anatomiques que l'on trouve dans les textes religieux égyptiens. Cette approche surtout philologique, tout en étant nécessaire, ne répond pas toujours aux questions que se pose l'historien de la médecine sur les conceptions médicales elles-mêmes.

L'apparente modernité de la médecine égyptienne

Quelques spécialistes ont aussi essayé d'identifier les pathologies décrites dans les papyrus. Ces essais d'identification terme à terme avec la nomenclature moderne sont fondés sur des traductions équivoques et on doit y renoncer. Par exemple, plusieurs auteurs ont traduit *setet* par «rhumatismes», alors qu'il s'agit d'éléments pathogènes vivants qui créent des douleurs par leur passage dans les conduits corporels. Certes, il existe un réel pathologique (le nôtre !) et le médecin égyptien avait bien en face de lui des maladies réelles. On peut dans certains